

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph SERRE

Huysmans et la question sociale

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 302-308

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Huysmans et la question sociale

Sous ce titre *Un isolé*, un des organes les plus en vue du catholicisme social écrivait naguère à propos de la mort de Huysmans: « Il est mort comme il a vécu, volontairement isolé de son siècle qu'il méprisait. Il n'a voulu connaître aucun des tourments dont souffrent les humbles, aucune des espérances qui travaillent les peuples assoiffés de justice et d'amour. C'est pourquoi la jeunesse d'aujourd'hui ne le pleure pas comme un de ses maîtres. Il n'a point voulu servir les idées que nous aimons, il s'est retranché dans sa solitude. »

Ce jugement, encadré d'ailleurs des plus grands éloges littéraires et religieux, me semble quelque peu sévère, injuste et étroit, car il y a plus d'une façon d'être socialement utile, et l'éminent penseur catholique Ernest Hello n'a-t-il point écrit des philosophes, gens moins *sociaux* sans doute encore que les romanciers : « Beaucoup d'hommes, en face des principes les plus élevés de la métaphysique, disent : « Qu'importe ? Les théories transcendantes, qu'elles soient fausses ou qu'elles soient vraies, ne pénètrent pas les masses. Je veux faire le bien ; or je suis entouré d'hommes qui n'ont lu ni les grands philosophes de la vérité, ni les grands philosophes de l'erreur. Ce sont des jeux d'esprit qui ne mènent pas le monde. Donnez-nous des choses *pratiques*. » Dans l'opinion des hommes médiocres, les principes ne sont pas des choses pratiques. Je supplie ceux qui veulent faire le bien d'écouter ce que je vais leur dire : Toujours et partout, ce sont les principes de la métaphysique la plus élevée qui gouvernent les masses les plus ignorantes de la métaphysique, non pas directement il est vrai, mais indirectement. La vie privée des hommes, dans ses plus humbles détails, est la traduction de la métaphysique

adoptée, et cette vie privée est d'autant plus mauvaise que la métaphysique de l'erreur a plus généralement et plus longtemps prévalu. Vous qui coudoyez les passants dans les rues et qui dites : *Qu'importe ?* en face des vérités sublimes que vous croyez abstraites, vous ressemblez à un boulanger qui, au fond de son four, en remuant sa pâte, parlerait de la lumière et dirait : *Que m'importe ?* On dirait, à entendre les hommes, qu'entre les rayons du soleil et le pain qu'ils mangent, Dieu n'a mis aucun rapport. Ils ne savent pas comment le blé mûrit. Ils oublient la lumière en se nourrissant d'elle ».

Or, la vie de Huysmans est une philosophie en action ; il nous laisse (et c'est là toute son œuvre, tout le drame de son œuvre et de sa vie), l'exemple d'une lente et splendide victoire intérieure, le témoignage non seulement de la puissance et de la beauté active de notre foi catholique, mais encore de cette liberté morale qui est la première des vertus civiques.

Huysmans, en effet, n'est pas seulement le magnifique styliste (j'allais dire stylite) et le très curieux penseur dont l'âme acerbe, érudite et pointilleuse de vieux garçon génial se complaisait aux recherches du mot et à celles de l'imagination, se délectait dans l'amertume méticuleuse d'impitoyables observations coulées en une forme pittoresque, étincelante et facilement ahurissante pour tel ou tel lecteur insuffisamment initié. Toute l'œuvre de Huysmans, admirablement une et progressive, est une évolution d'âme en marche vers la libération intime, et quel exemple socialement plus salutaire que celui de la révolution morale qui s'opère en ce blasé inutile, chez ce Des Esseintes qui admirait la forme d'une orchidée parce que cette fleur avait l'air de fumer sa pipe, chez ce Durtal que son besoin enragé du très rare et du très inédit entraînait jusqu'à décrire les sacrilèges obscénités de la messe noire, et qui par degrés monte vers la

lumière et l'amour supérieur, à travers des crises d'âme dont il nous décrit les péripéties émouvantes. Cette histoire d'un homme n'est-elle point, ne pourrait-elle pas être quelque peu l'histoire du siècle ? N'a-t-elle qu'une valeur individuelle, et ce qui manque le plus à notre société pour être digne de la liberté et de la solidarité modernes, n'est-ce point précisément le souci de cette conversion intérieure, de cet effort sur soi, sans lesquels les plus beaux programmes de sociologie risquent de n'aboutir qu'à des faillites grandioses.

« Je suis allé à l'hôpital des âmes, — à l'Eglise — écrit Durtal (ou Huysmans), on vous y reçoit au moins, on vous y couche, on vous y soigne, on ne se borne pas à vous dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du Pessimisme, le nom du mal dont on souffre !... L'Eglise, elle est le haras divin et le dispensaire céleste des âmes ; c'est elle qui les allaite, qui les élève, qui les panse... Plus j'y songe, plus je suis convaincu qu'elle seule détient la vérité ». *En route* n'est-il pas, en somme, le magnifique itinéraire moral d'une société qui, partie de *là-bas*, des bas-fonds du naturalisme, des fanges de la luxure, ou du mystère suspect des influences occultes, veut monter *là-haut* vers la vertu, vers la liberté, vers l'idéal.

Le plus exclusivement mystique des ouvrages du grand écrivain, *Ste Lidwine de Schiedam*, n'a-t-il point lui-même une haute valeur sociale, non seulement par le sublime exemple de l'héroïque générosité de cette âme qui, dans sa folie altruiste, se subrogeait aux douleurs des autres, mais encore par cette merveilleuse loi de solidarité, de substitution morale, de réversibilité, qui est l'essence du christianisme comme celle de la société moderne.

Le dernier livre de Huysmans, dernier terme de son évolution mentale, *Les Foules de Lourdes*, ne nous

trace-t-il pas enfin, entre autres tableaux brossés de main d'artiste, l'esquisse de la cité idéale, celle dont rêvait le doux sociologue chrétien Gratry, et où règnent l'entraide, l'égalité, la fraternité. « Ah ! l'étrange vision et le délirant spectacle de cette foule accourue de tous les pays de l'Univers, dans ce petit coin de rien du tout... et tous ces gens, si loin de leurs patries, disent la même chose dans des idiomes différents et pensent de même, et dans cette multitude innombrable, que ne contraint aucune police, jamais une dispute... Il y a dans cette cité de Notre Dame, un retour aux premiers âges du christianisme, une éclosion de tendresse qui durera tant que l'on restera sous pression, dans ce havre de la Vierge. On a l'idée d'un peuple composé de fragments divers et néanmoins uni comme jamais peuple ne le fut... Lourdes est en somme une principauté qui réalise et bien au-delà, les plus audacieuses chimères des philanthropes ; c'est la fusion temporaire des castes ; la femme du monde y panse et y torche l'ouvrière et la paysanne ; le gentilhomme et le bourgeois deviennent les bêtes de trait des artisans et des rustres et se font garçons de bain pour les servir...

Nulle part, je n'ai vu, avec des maux plus affreux, tant de charité, tant de bonne grâce. Lourdes est, au point de vue de la miséricorde humaine, une merveille... Combien de gens, au lieu d'excursionner sur les montagnes ou sur les plages, viennent passer leurs vacances dans ce bourg et les occupent à tirer des petites voitures et à baigner des infirmes. Parmi ces gens il en est qui sont jeunes et riches et qui pourraient voyager plus joyeusement et se divertir ; il en est d'autres qui sont des commerçants et qui laissent leur négoce pendant un mois pour faire le métier de cheval de fiacre et de portefaix, et ce sont souvent les seuls congés qu'ils puissent s'accorder... Me voici dans les corridors où des dames font la navette,

les unes allant vider des bassins, les autres rapportant des bols de soupe, et ce sont des brancardiers qu'on appelle pour soulever un impotent trop lourd ; c'est une dame qui arrête l'aumônier, lui dit que le grabataire qu'elle soigne va mourir... » A côté de cette enfant ayant des pieds « qui n'en étaient plus ou qui n'en étaient pas encore » quelle délicieuse femme que « cette petite vieille, fine et distinguée, qui a subi les fatigues d'un long voyage pour assister cette éclopée de la vie, qui n'est pas de son monde, qu'elle connaît à peine... Combien de dames telles que cette bonne vieille accompagnant la petite aux pieds pourris par la gangrène, qui abandonne sa famille et ses appartements pour venir coucher sur un grabat et veiller la nuit des alités... » Dans le grand réfectoire « des jeunes filles blondes, coiffées de bérets blancs, causent, rient et égayent, en les servant, les affligés... Il y a là le bienfait de l'omission personnelle, l'amour si rare du prochain. On a remis le bagage de son égoïsme à la consigne. Qui sait si tout de même il ne pèsera pas moins quand on le reprendra ?

« En résumé, à Lourdes, on assiste à un renouveau des Evangiles, on est dans un lazaret d'âmes et l'on s'y désinfecte avec les antiseptiques de la charité... C'est la fusion des classes confondues en une unique dilection, en un unique espoir... Le pauvre est hébergé, nourri, baigné, choyé, pour la grâce de Dieu ; il peut puiser toute l'eau qu'il désire à la fontaine, il peut s'asseoir dans toutes les églises et devant la grotte, partout où il lui plaît sans avoir jamais à dépenser un sou... Le rêve d'une société qui serait propre se décèle pour quelques mois, tous les ans, à Lourdes. Il est dû à cette vertu que saint Paul déclarait supérieure à toutes, à la charité ; et je songe mélancoliquement que si les principes du Christ étaient suivis, l'existence pourrait être clémente à tous... »

Une des pages les plus suggestivement sociales de Huysmans est le tableau de ces milliers de cierges en ignition, « symbole vivant de cette communion des âmes, si lucidement exprimé par le mélange de ces flammes. Quels navrements désordonnés et quels espoirs tremblants ils recèlent ! de combien d'infirmités, de maladies, de chagrins de ménage, d'appels désespérés, de conversions, de combien de terreurs et d'affolements ils sont l'emblème ! Cette grotte, elle est le hangar des âmes en transe du monde, le hangar où tous les écrasés de la vie viennent s'abriter et échouent en dernier ressort ; elle est le refuge des existences condamnées, des tortures que rien n'allège ; toute la souffrance de l'univers tient, condensé, en cet étroit espace. Ah ! les cierges, ils pleurent des larmes désolées de mères et peut-être donnent-ils les simulacres exacts des douleurs qui les brûlent ; les uns pleurant précipitamment à chaudes larmes, les autres se contraignant, pleurant en de plus tardives gouttes ; et tous sont fidèles à la mission dont ils furent chargés ; tous avant d'expirer se tordent plus violemment, jettent un dernier cri de leurs flammes. Evidemment, il en est de plus éloquents que d'autres, et à n'en pas douter les plus humbles sont les plus persuasifs ; ces prétentieuses colonnes de stéarine, achetées sur place ou envoyées par des gens riches, ont en raison même du faste qu'elles affirment, le moins de chance, tout en priant plus longuement, d'être accueillies, et certainement la pitié divine va à ces pauvres petits lumignons qu'on allume en bottes, qui confondent leurs désirs et leurs flammes, qui s'unissent, ainsi qu'à l'église même, en une supplique commune. Ils sont bien l'image des miséreux, des gens du peuple qui s'entraident, alors que les cierges aristocratiques vivent, seuls, à l'écart.

« Et c'est alors que la basse besogne du feutier de la grotte s'exhausse, devient sublime. Cet homme qui

n'envisage que la propreté de ses herses et de ses ifs, opère inconsciemment l'œuvre magnifique de la communion des âmes; il assemble les oraisons, les dresse vers la Madone en des gerbes de feu ; il bouleverse les conditions ordinaires de la vie, en confondant les classes ; il les ramène aux préceptes des Evangiles ; il adjuve, en amalgamant les racines des gros cierges aux radiceles des petits qui achèvent de se liquéfier, les instances des riches, les unissant à celles des pauvres devant le Seigneur, augmentant le poids insuffisant de leurs prières, sauvant les plus débiles par le secours des plus forts. Ici, c'est la société retournée, le monde à l'envers ; ce sont les indigents qui font l'aumône aux riches. »

Solidarité magnifique ! Société retournée ? — Société future, peut-être...

Joseph SERRE.